

La genèse

Lisa Carducci

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14822ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carducci, L. (1996). La genèse. *Moebius*, (69-70), 91–102.

LISA CARDUCCI

La genèse

Il est grand temps que je mette par écrit la genèse de mon roman *Stagioni d'amore/Saisons d'amour* que j'ai plus d'une fois racontée verbalement à diverses personnes de différents milieux et dans divers pays. C'est le jour de l'An 1996 pour quelques heures encore. Je vis en Chine depuis près de cinq ans. Je viens d'apprendre le décès d'une jeune Chinoise de 25 ans, cancéreuse; ma belle-mère est récemment décédée et mon père est gravement malade. La vie se départit de nous comme elle s'en est emparée; on n'a rien à redire et on n'est pas prévenu. Or la naissance de ce roman fut un roman en soi dont je voudrais qu'on garde la trace autant que de l'œuvre même.

Il me faut remonter loin en arrière. Lorsque j'avais huit ans, notre famille s'est installée dans un village des Laurentides; nous y avons passé trois ans. Mes parents avaient loué le deuxième étage d'une maison, rue Principale. Un escalier en bois permettait l'accès au deuxième. Deux escaliers, en fait; mais je parlerai de celui d'en avant que nous n'utilisions presque jamais. Dès notre arrivée sur les lieux, j'entraînai ma sœur de six ans : «Viens; je vais te montrer quelque chose que j'ai fait.» À mi-hauteur, sur le petit palier carré, une des planches était percée d'un trou ovale que je pointai du doigt. Ma sœur me demanda comment j'avais fait ce trou. «Il y avait un nœud dans le bois, répondis-je; j'ai poussé et il est tombé.» Ma mère qui m'avait entendue dit que je racontais des sottises puisque c'était la première fois que je venais à cet endroit. Chez nous, il n'était jamais permis de répliquer; penser, tout au plus, si on réussissait à le faire secrètement. Pendant une fraction de seconde seulement je demeurai étonnée par mes propres

paroles en constatant que ma mère avait raison. Il y aurait eu là matière à longue réflexion mais — je ne sais pourquoi — je m'efforçai de chasser cette pensée de mon esprit sans lui trouver d'explication. Ce n'est que bien des années plus tard, après d'autres expériences plus importantes, qu'elle me revint en mémoire. Ce trou dans le bois, c'était dans une vie antérieure que je l'avais percé; la planche appartenait peut-être à une autre construction car cette maison n'était sans doute pas si vieille. Quoi qu'il en soit, cette expérience constitue en fait la première manifestation de la réincarnation dont je me souviens, une réalité qui devait devenir une conviction.

Au cours de ma vie, d'autres expériences extrasensorielles se sont déroulées, auxquelles je n'ai jamais porté grande attention. J'étais catholique, et l'Église interdisait la communication avec les esprits tout aussi bien que les tentatives pour connaître l'avenir. Et pourtant, j'ai fait quelques rêves prémonitoires qui se sont avérés des messages de l'au-delà puisque chacun de leurs détails s'est réalisé. Des esprits de défunts que j'avais connus ou des inconnus ont rôdé autour de moi et m'ont parlé. Tout cela sans que je l'aie cherché ni que j'y accorde quelque importance. Une fois l'événement terminé, je tournais la page et n'y repensais plus. J'ai compris bien plus tard qu'ON cherchait à m'éveiller à des théories inconnues de la plupart des hommes; ON m'avait choisie, mais je ne voulais rien comprendre.

Le 5 novembre 1983, tout se corsa. J'étais en Italie, seule, en voyage de réflexion. De Rome, je devais prendre un train pour aller j'ai oublié où. Il me restait quelques heures à perdre. Je décidai d'aller visiter le cimetière du Verano, un cimetière monumental où je n'avais jamais mis les pieds et où ne reposait aucune personne de ma connaissance. Le jour des Morts venait tout juste de passer. À l'entrée du cimetière, de nombreuses vendeuses de fleurs interpellaient les visiteurs. J'achetai un bouquet d'anémones que je pensai déposer sur une tombe quelconque en mémoire de tous mes morts dans les différents cimetières du monde.

Le Verano est immense! Je fus impressionnée par ses dimensions à perte de vue. Je me souviens de la section juive, qui se distinguait par l'absence de photos des défunts. «Nous ne sommes pas iconoclastes», m'avait déjà dit une amie juive. J'avançais à l'aventure, guidée par certaines stèles ou des caveaux plus impressionnants que d'autres. Les lieux étaient si paisibles, et l'air frais du début de novembre était bon. Puis, je m'arrêtai à un endroit où le soleil reflétait sur une dalle de marbre blanc. Sans doute à ce moment-là ai-je lu le nom du défunt mais je l'ai oublié. Peu importe : c'était un endroit privilégié, où je me sentais bien. Bien avec moi-même, bien avec le monde, bien avec la vie, dans ce royaume des morts. Je restai là au moins une demi-heure, vérifiant de temps à autre ma montre car je devais me rendre à la gare. Une grande paix montait de la terre et m'envahissait; j'aurais voulu que ce moment ne prît jamais fin. Mais, il fallut bien m'arracher de ma méditation. Au moment de quitter les lieux, je m'avançai pour déposer mon bouquet sur cette pierre blanche qui m'avait imprégnée de tant de calme et d'une joie profonde. Alors se produisit quelque chose d'extraordinaire.

Je vis une main immatérielle, à un mètre de moi, repousser mes anémones. Et une voix d'homme prononça : «Non! Ces fleurs, c'est moi qui te les donne; garde-les. Et quand tu seras de retour dans ton Canada, je te ferai un cadeau bien plus grand que je te demande humblement d'accepter. Mais d'abord il faut mettre de l'ordre dans ta vie.» Je ne compris rien à ces paroles. Ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est mon absence d'étonnement d'alors. Dans le train, je notai rapidement ces souvenirs dans mon journal de voyage — c'était la première fois que j'en tenais un — puis j'oubliai tout. J'attachais si peu d'importance à cette communication que quand je descendis du train, j'abandonnai mon bouquet d'anémones fanées.

Il fallut attendre décembre 1987 pour trouver le maillon suivant à ces événements. Un article paru dans un hebdomadaire en langue italienne de

Montréal, de la main d'un nouveau collaborateur, me rappela une visite au Musée d'art contemporain de Madrid. Et je m'empressai d'écrire à l'auteur pour corroborer par mes réflexions son point de vue sur le goût dans l'art. J'adressai ma lettre à la rédaction du journal. Deux semaines plus tard, dans sa chronique, le journaliste commentait ma lettre. Ce qui me surprit surtout était le fait qu'il semblait me connaître. Il me dit par la suite qu'il avait pris des renseignements sur moi, et s'était même rendu dans une librairie acheter tout ce qu'il avait trouvé de ma plume.

Son commentaire avait fait jaillir de nouvelles réflexions en moi et je sentais le besoin de discuter davantage. Je commençai une autre lettre puis me dis que mieux valait nous rencontrer. Je trouvai son numéro dans l'annuaire du téléphone. C'est sa femme qui répondit. Quant à lui, il était enchanté que j'aie pris cette initiative, et nous nous donnâmes rendez-vous dans une station de métro.

(...)

Ce que je retins de notre première conversation, c'est combien bizarres étaient nos découvertes. Il vivait à Montréal depuis quatre ans. Il fréquentait le Centre culturel italien, l'Institut italien de culture et d'autres milieux littéraires et artistiques qui étaient aussi mes secondes demeures. Nous connaissions les mêmes gens, non seulement à Montréal, mais à Vancouver, à Ottawa, à Rome et à Milan. Comment se faisait-il que nous ne nous soyons jamais rencontrés auparavant?

Nous devions bientôt comprendre que le temps était venu pour l'un comme pour l'autre de jouer son rôle. Nous avions mutuellement une mission dans la vie de l'autre. La mienne consistait à le soutenir, l'inspirer, l'aider dans son évolution. La sienne, bien plus importante, était de me convaincre qu'ON comptait sur moi, qu'ON avait besoin de moi, de me forcer en quelque sorte à faire mon devoir. Bien sûr, nous nous sommes aimés, si je puis me permettre d'utiliser un mot si banal pour caractériser ce feu qui nous a

dévorés tous deux et conduits au bord du désespoir après nous avoir élevés au-delà de ce que le monde peut connaître de magnanime et de grandiose. Mais l'amour n'était qu'un piège, dans lequel nous sommes tombés. Pourtant nous avons été maintes fois prévenus — par les mêmes sources qui, de l'au-delà, m'initiaient à ma mission — que si nous ne faisons pas attention, nos ailes de goélands s'englueraient de goudron et que nous ne pourrions plus voler. La tentation était trop forte. Nous n'avons pu résister. Nos sentiments n'ont pas nui à l'accomplissement de nos tâches réciproques mais nous ont causé de terribles souffrances. Car une fois notre mission accomplie, il nous a fallu parcourir à nouveau nos chemins solitaires.

(...)

Un jour, il me dit au téléphone : « J'ai eu une inspiration, un bon scénario de roman. Je ne suis pas sûr mais je pense que c'est mon père qui m'a envoyé ce message. Pour toi qui écris, ça peut être intéressant. Quand nous nous verrons, je t'expliquerai. »

Je n'avais jamais écrit de roman, sauf une tentative avortée. Je commençais à peine à m'adonner à la nouvelle. Il me semblait manquer de souffle pour un long développement et je n'avais pas envie d'accéder à un nouveau type d'écriture qui me coûterait des efforts, car j'avais toujours considéré l'écriture comme un passe-temps, un plaisir, quelque chose qui se devait d'être agréable.

Le surlendemain, je crois, j'étais au volant de ma voiture et me rendais au travail. À un feu rouge, je me rappelai que je verrais mon ami le soir : lui rappeler de me parler de ce sujet de roman. Au même moment, je vis se dresser à un mètre de moi, un peu plus haut que mes yeux (c'est toujours à cet endroit que se produisent les communications immatérielles, en ce qui me concerne), une feuille blanche divisée en quatre parties portant chacune le nom d'une saison. Dans chaque section, une époque historique, le nom d'un pays, des personnages, et sommairement, un événe-

ment. Un homme apparut, qui me dit être «son» père.

Quand mon ami me fit part du message, je l'interrompis et pris la relève. Nous avons reçu tous deux exactement le même. Il y a là quelque chose de sérieux, qui n'a rien à voir avec le hasard. Écrire ce roman demandera énormément de recherche, et des mois de peine. Je n'en ai aucune envie. Pourtant — l'évidence a parlé — je ne peux plus me soustraire à la tâche.

Avril, mai, juin passèrent. Nos ailes de goélands s'étaient goudronnées... Il nous faudrait souffrir terriblement. J'ai aidé cet homme à retrouver son corps. Et sa femme. Il a accompli sa mission auprès de moi en me transmettant les messages de l'au-delà et en m'obligeant, parce qu'il est un être vivant et concret en qui je ne puis m'empêcher de croire, à accepter d'écrire *Saisons d'amour*. C'était à moi de jouer. Mais tant que je serais occupée par l'amour, je ne me mettrais pas au travail. C'est pourquoi il nous fallait nous séparer.

Afin d'étirer mes forces jusqu'à trente-cinq ans de carrière d'enseignement, c'était la deuxième fois que je prenais une année de congé sans traitement. Les vacances d'été se prolongeraient donc pendant les douze mois suivants. Fin juin ou début juillet, comprenant que mon histoire d'amour était bel et bien terminée, et de ce fait vieillie, affaiblie et amaigrie de onze kilos, j'entrepris d'écrire, pour me libérer le cœur, ce grand amour que je venais de vivre et auquel il me fallait survivre. Ces pages allaient devenir le quatrième chapitre de *Stagioni d'amore*, celle des quatre vies de mes deux protagonistes qui se déroule ici maintenant. C'était la partie la plus longue du roman (plus de 200 pages), mais celle que j'écrivais le plus rapidement.

Je commençais à comprendre que l'ON comptait vraiment sur moi. Il fallait que j'écrive ce roman, mais je ferais une dernière vérification d'authenticité. Je craignais que, obnubilée par l'amour, je n'aie pris des ballons pour des lanternes. Je retournerais au Verano.

On peut entrer dans ce cimetière par différentes portes. Cette fois, j'arrivai du côté opposé à la première fois. Il me semblait qu'il était encore plus grand! Comment retrouver une tombe en particulier dans un tel endroit? Aucune référence, aucun point de repère. Tout ce que je savais maintenant, c'est que le père de mon ami reposait dans ce cimetière. Il était mort cinq ou six lustres auparavant, je ne savais plus. Je marchai au hasard. Je vis de nouveau la section juive, mais je ne savais guère m'orienter. Pendant plus de deux heures, je dis à l'esprit du père : « Si tu as besoin de moi, arrange-toi pour que je te trouve. C'est toi qui me convoques ici, donc sois au rendez-vous. » J'étais fébrile, car à la fois je croyais et ne croyais pas. Depuis Montréal j'espérais ce miracle et en même temps je craignais qu'il ne s'opère car les choses ne pourraient s'arrêter là. Si l'Esprit était au rendez-vous, une lourde tâche m'attendrait.

Il me semblait qu'on m'entendait penser et qu'on ricanait dans mon dos. Étais-je en train de perdre la tête? La folie s'était-elle déjà emparée de moi? Plusieurs fois je décidai de quitter le cimetière mais je ne trouvais pas la sortie; ainsi je fis crédit de temps supplémentaire à l'Esprit pour se manifester. Puis tout à coup, je me retrouvai face à la porte San Lorenzo, celle de 1983. J'éprouvai une grande émotion. C'était l'été, on ne vendait pas d'anémones en cette saison. Je me dis que c'était bête de quitter le cimetière sans faire une dernière tentative après être venue de si loin et avoir perdu tant de temps. Je sentis une terrible humiliation devant cet échec; je ne me pardonnerais pas de ne pas tout tenter. À cette minute même je compris que ma foi était inébranlable en cette rencontre qui DEVAIT se produire.

Je me rendis donc aux archives. Je dis au préposé que j'étais venue du Canada déposer des fleurs de la part d'un ami sur la tombe de son père, que j'avais promis de le faire mais que malheureusement j'avais perdu les indications. Il fallait qu'il m'aide à retracer la tombe en question.

— Son nom?

— Je connais son nom de famille mais j'ai oublié le prénom.

— Date de l'inhumation?

— 1957, lancai-je à tout hasard, en calculant rapidement si cette date était bien au-delà de vingt-cinq ans.

— Le mois?

— ...

— Nom du dernier mort de la même famille?

— Je l'ignore.

Honteuse d'être aussi imprécise, je suppliais l'Esprit de m'aider. Je m'attendais à ce que le préposé me dise, comme c'eût été fort compréhensible, qu'il ne pouvait rien faire. Eh bien, non! Il erra parmi les rayons, retira de grands livres, les feuilleta, le remit sur les tablettes. Dix minutes passèrent. Il revint et dit : « J'en ai un ici, en 19... Il était ingénieur? »

— Oui, c'est exact.

Je savais qu'il avait trouvé. Comment avait-il donc cherché dans un autre registre que celui de 1957? Et justement le bon? Les indications avaient été fournies de l'au-delà. Alors le préposé nota à mon intention la section, l'allée, la chapelle, l'étage et le numéro de la tombe. J'étais décontenancée car il ne s'agissait pas d'une chapelle mais d'une pierre plate, à ras de terre. Tout de même, j'irais jusqu'au bout du pèlerinage.

Le Verano est un grand rectangle dont un des coins est arrondi suivant la rue qui le borde. En m'approchant de cet endroit, je reconnus ce coin rond et mon cœur bondit. Oui, c'était bien là, je m'en souvenais. Je retraçai l'allée, et je vis les quatre ou cinq grandes chapelles à plusieurs étages. En me dirigeant vers celle qui était inscrite sur mon bout de papier, je retrouvai la dalle de marbre blanc dont la vue me fit trembler d'émotion. Ce fut comme un grand coup dans la poitrine. Quand le 5 novembre 1983 je méditais au soleil froid du début d'automne, face à cette tombe, la sépulture de celui qui me parlait se trouvait dans mon dos.

Bien sûr, l'esprit de ce défunt n'était pas enfermé avec son corps dans un cercueil. Mais il avait choisi de me donner rendez-vous à cet endroit. Je montai solennellement l'escalier, je m'approchai, émue, et lus l'inscription : il était mort le 9 juillet. Ce jour-là, c'était le 9 juillet. Ce ne serait qu'un signe de plus pour me convaincre.

Tout d'abord, je nettoyai la plaque, lavai les vases de fleurs, balayai le sol. Puis nous restâmes environ une heure à causer. Celui que désormais j'appellerais mon Guide me promit de me tenir la main tant que je n'aurais pas terminé ce roman. Car ce n'était pas un roman ordinaire mais une thèse sur la réincarnation. Pour ma part je lui promis de ne pas faillir à la tâche et de venir lui rendre compte de ma mission accomplie. Ce que je fis le 9 juillet 1990.

À l'automne, j'allai à Messine, chez des amis, rédiger le premier chapitre qui se déroule au VI^e siècle avant J.-C., en Grèce et sur cette merveilleuse île italienne qu'est la Sicile. Comme la deuxième partie devait avoir pour décor la Molise au XVI^e siècle, je séjournai quelque temps à Campobasso et dans les environs afin de trouver l'endroit exact où situer la scène. Je me rendis à plusieurs reprises à la Tour du Loup pour m'assurer que c'était vraiment là et autour qu'avait vécu Beatrice. Je parcourus des documents historiques qui correspondaient exactement aux préliminaires qui germaient dans mon esprit.

Ces deux parties furent les plus difficiles à écrire. D'abord parce qu'elles réfèrent à des temps très reculés. Il me fallait vérifier chaque détail : que mangeait-on au petit déjeuner, en Grèce, quelques siècles avant Jésus-Christ? Depuis quand les roses étaient-elles connues dans le monde? Comment s'appelait la couverture décorative qu'on mettait sur les chevaux des soldats pendant la Renaissance? À quand remontait l'usage de la fourchette en Europe? Mais mon Guide tint promesse : il me fit mettre rapidement la main sur tous les documents qui m'étaient utiles. Parfois, ce fut par pure condescendance ou par sympathie spontanée que des gens ouvrirent des

armoires poussiéreuses dont ils étaient allés loin chercher les clefs, en me disant : «Vous savez, personne n'a jamais eu accès à ces documents. Je ne sais pas ce qui m'inspire aujourd'hui de vous les montrer.» De plus, au point de vue linguistique, il n'était pas facile pour moi d'écrire ce livre dans une langue que j'avais apprise seule, sans jamais passer par l'école. Combien de fois n'ai-je pas tapé un mot sur le clavier de l'ordinateur sans en connaître la signification; je ne vérifiais qu'ensuite, et je trouvais : «Désuet. Se dit de...» Le mot était tout à fait juste et approprié à l'époque. Mon Guide était là. Aussi m'a-t-il fait épargner énormément de temps en me permettant d'ouvrir le dictionnaire (que j'ai utilisé on ne peut plus) juste à la bonne page pendant tout le temps qu'a duré l'écriture de mon roman et uniquement à cette fin. Je n'ai jamais réussi à appliquer le privilège à d'autres fonctions.

Quant à l'intrigue, elle m'a été «soufflée» du début à la fin. Jamais je n'ai eu à fournir d'effort. Je n'étais que la secrétaire qui tape ce que son patron lui dicte. Mais il y a plus. Comme j'avais commencé par la quatrième partie, basée sur mon histoire vécue, je connaissais très bien la part de fiction et la part de réalité. D'ailleurs l'histoire continue au-delà de l'année où je l'ai écrite. Il faut dire que plusieurs des événements que je dis fictifs se sont avérés réels par la suite. Par exemple, Letizia part vivre au Japon; moi en Chine. Sa fille met au monde des jumeaux; la mienne des jumelles.

Il y a plus, disais-je. En effet, ce roman n'est que la révélation de trois de mes vies antérieures. Ce personnage qui porte quatre fois un prénom de joie : Kairé, Beatrice, Félicité et Letizia, qui dans chaque vie souffre d'une blessure ou d'une infirmité aux jambes, c'est moi, mais j'ai mis bien du temps à le croire. Je racontais à un ami assez versé dans ce domaine, des passages, que j'avais rédigés comme si je venais de les lire dans un roman écrit par un autre. Il répliquait : «Cela t'étonne? Tu ne savais pas que tu avais été violée dans une autre vie?» etc. Je protestais : «Mais non; tout cela n'est que fiction!» Il n'insistait

pas puisque je ne pouvais comprendre.

Un jour, j'étais en train de rédiger la page où la jeune Beatrice, encore adolescente, assiste au premier banquet donné par son mari, un comte quinquagénaire. Elle s'ennuyait mortellement, la petite paysanne, au milieu de ces nobles seigneurs; elle songeait au village natal qu'elle pouvait apercevoir de la fenêtre. Quand les serviteurs lui présentèrent des châtaignes rôties dans un panier, elle eut les larmes aux yeux en se rappelant son vieux père qui les gaulait. Et tout à coup, j'ai secoué fortement mes deux mains comme quand on se brûle en touchant quelque chose de trop chaud, puis j'ai soufflé sur mes doigts. JE ME SOUVENAIS parfaitement de la brûlure éprouvée des siècles auparavant. Par la suite j'ai porté davantage attention aux signaux qui m'étaient donnés et j'ai compris que D. avait raison : j'étais en train d'écrire mes propres vies.

Restait la partie chinoise, que j'ai voulu rédiger dans le pays où elle s'était passée comme je l'avais fait pour les chapitres 1,2 et 4. J'ai donc passé trois mois à Beijing au printemps 1989; j'ai assisté à ce que l'Occident appelle «les événements de T'ien an Men». Je suis rentrée au Canada avec le brouillon des soixante-cinq pages qui concernent la Chine. Une fois le texte sur ordinateur, par une fausse manœuvre, j'ai tout effacé. Le brouillon n'existait plus : j'avais déchiré les pages en menus morceaux au fur et à mesure de leur transcription. Mais un habile technicien a réussi à fouiller la poubelle de l'ordinateur et à rattraper trois mois d'ouvrage. Mon Guide était toujours là.

Ce séjour en Chine m'a fourni une autre indication. Autant je sais avoir été juive à quelques reprises dans des vies antérieures, et Espagnole brûlée comme sorcière, et fille à matelots aux temps de la colonisation du Canada, j'ai découvert que j'ai aussi été Chinoise, et que mes rapports avec le Japon n'étaient pas des plus cordiaux. Sans doute écrirai-je un autre roman du même genre par le biais duquel je découvrirai mon identité dans quelques autres de

mes vies antérieures. Mais cela relève de la mémoire du futur...

Il y a eu bien d'autres événements révélateurs : cette promenade dans la campagne milanaise où, en voyant un baptistère du IX^e siècle, j'eus une réminiscence tactile et la révélation d'avoir transporté de ces pierres mille ans auparavant... et cette fillette de sept ans qui me confirma que lorsque nous mourons, nous revenons vivre encore, etc.

Au moment où je termine ces lignes, *Stagioni d'amore* est sous presse. Il y a près de six ans que j'ai remis les armes à mon Guide en lui disant : «Moi, j'ai terminé, mais toi, il te reste à trouver un éditeur quand le temps sera venu. Ce roman ne m'appartient pas. J'ai fait ce qu'ON m'avait demandé de faire. Le reste ne dépend plus de moi.»